

LE PONT DES SILENCES



JE PEUX PAS J'AI SEGPA

STÉPHANE CHATELIN

ENTRE DEUX RIVES

Roméo et Juliette, c'est l'une des plus célèbres tragédies du monde. Une histoire d'amour impossible, frappée par les haines de deux familles. Mais pourquoi ne pas imaginer ce récit sur les rives du fleuve Oyapock, entre Saint-Georges et Oiapoque, entre deux langues, deux pays, deux mondes qui se regardent... parfois sans se comprendre ?

Ce livre est un hommage. À la jeunesse. À l'amour quand il est sincère. Et à tous les ponts qu'on doit construire pour se rejoindre, malgré les frontières.

Rafael Montrose

16 ans – Élève à la cité scolaire de Saint-Georges. Un garçon sensible, discret, rêveur. Il tombe amoureux de Luiza et affronte les barrières sociales et familiales pour elle.



Luiza Silva

16 ans – Lycéenne à Oiapoque. Sportive, vive, déterminée. Elle fait son footing sur le pont quand elle croise Rafael. Elle rêve de liberté, et défie les interdits pour vivre son amour.

Vovó Maria

Grand-mère de Luiza. Femme simple et intuitive, liée aux traditions et au fleuve. Elle aide secrètement les deux jeunes amoureux.



Monsieur Montrose

Père de Rafael. Autoritaire, fier, il s'oppose à la relation de son fils avec une Brésilienne.

Madame Silva

Mère de Luiza. Protectrice, marquée par le passé, elle refuse que sa fille vive le même destin qu'elle.



Mickaël

Cousin de Rafael. Débrouillard, un peu voyou. Il devient un complice essentiel du plan des amoureux.



André et ses amis

Camarades de classe de Rafael. Hostiles à sa relation avec une fille de l'autre rive. Représentent la pression sociale et la peur de l'autre.



Chapitre 1

Le fleuve entre eux

Rafael s'ennuyait. Assis au fond de la salle, il fixait la fenêtre de la cité scolaire de Saint-Georges sans vraiment écouter. Le professeur parlait d'identité et de frontières. Ironique, pensa-t-il. Lui, il rêvait d'être de l'autre côté.

Dehors, les arbres ondulaient doucement sous la chaleur du soir. Bientôt, la cloche allait sonner. Il griffonna dans la marge de son cahier. Ce n'était pas un dessin comme d'habitude. Plutôt une silhouette. Une fille. Le souvenir d'un regard. De ce moment étrange, quelques jours plus tôt, au milieu du pont.

— Rafael ? Tu peux répéter la question ?

— Hein ? Euh... désolé, monsieur. J'ai pas suivi...

Quelques rires étouffés fusèrent. Le prof leva les yeux au ciel, puis continua. Rafael, lui, replongea dans ses pensées.

C'était un jeudi soir. Il faisait chaud, mais le ciel commençait à se teinter d'orange. Il avait décidé d'aller marcher. Se vider la tête. Le collège, son père, les disputes à la maison... Trop de bruit dans sa tête. Alors, comme souvent, il avait pris la direction du pont.

Le pont de l'Oyapock. Immense. Blanc. Suspendu entre la forêt et le fleuve. Un géant calme qui liait deux mondes. Saint-Georges d'un côté, Oiapoque de l'autre. Deux villes si proches et si différentes à la fois.

À cette heure-là, le pont était souvent presque vide. Quelques voitures, des agents de sécurité, parfois des promeneurs, des gens qui faisaient du vélo ou du footing. Rafael aimait ce moment. C'était comme marcher dans un endroit hors du temps.

Ce soir-là, il s'arrêta pile au milieu. Le fleuve brillait sous le soleil. Les oiseaux chantaient au loin. Et soudain, il l'aperçut.

Elle courait. Une silhouette fine, des cheveux attachés en queue de cheval, un short de sport et un débardeur. Elle courait d'un bon rythme, concentrée, régulière. Il la regarda s'approcher, sans oser bouger. Elle venait du côté brésilien.

Quand elle arriva à sa hauteur, elle ralentit. Leurs regards se croisèrent. Elle fronça légèrement les sourcils, surprise. Puis elle s'arrêta, essuya son front avec son bras, et souffla.

— Boa tarde, lança-t-elle avec un sourire, encore essoufflée.

— Bonsoir... répondit Rafael, un peu maladroitement. Il ne savait pas trop s'il devait parler français ou tenter quelques mots de portugais.

— Tu fais ton footing ici ? demanda-t-il, pour briser le silence.

Elle hocha la tête, en remettant une mèche derrière son oreille.

— Oui. Tous les soirs. C'est plus calme que là-bas. Et... plus beau ici, dit-elle en désignant le fleuve.

Il acquiesça. Son cœur battait vite. Était-ce la course ? Ou juste elle ?

— Moi je viens marcher. J’habite à Saint-Georges.

— Je m’appelle Luiza, dit-elle en tendant la main.

— Rafael.

Ils se serrèrent la main. Une poignée rapide, un peu timide.

Un silence. Pas un silence gênant. Plutôt de ceux qui rendent le moment réel.

— Tu cours toujours seule ? demanda-t-il.

— Oui. Ma mère dit que c’est dangereux, mais je fais attention. Et puis, sur le pont, c’est tranquille.

Elle le fixa un instant, puis ajouta en souriant :

— Je t’ai déjà vu au marché d’Oiapoque, non ?

Rafael rougit légèrement.

— Peut-être... j’y vais souvent avec ma mère. Elle adore vos légumes.

Luiza rit. Un rire léger, clair, qui fit vibrer quelque chose en lui.

— Bon, je dois finir ma boucle. À demain, peut-être ?

— Peut-être, répéta-t-il.

Elle repartit en courant, ses baskets claquant doucement sur le béton du pont. Rafael la regarda s'éloigner jusqu'à ce qu'elle disparaisse dans la lumière dorée.

Depuis ce soir-là, il n'avait qu'une seule idée en tête : la revoir. Pas au marché. Pas au collège. Sur le pont. Là où leurs deux mondes pouvaient se toucher, juste un instant.

Chapitre 2

Juste au milieu

Depuis leur rencontre sur le pont, Rafael n'avait plus jamais vu le coucher du soleil de la même façon.

Chaque soir, il trouvait un prétexte pour sortir : aller chercher du pain, courir un peu, « prendre l'air ». Il mentait mal, mais ses parents ne posaient pas trop de questions. Ils étaient trop occupés par leurs propres histoires : le travail, la politique locale, les réunions du conseil municipal. Tant mieux.

Ce soir encore, il marcha vers le pont, les écouteurs dans les oreilles. Mais il ne mettait pas la musique. Il préférait entendre les sons du monde : le vent dans les branches, les moteurs des pirogues au loin, le cri des oiseaux à l'approche de la nuit.

Au loin, le pont apparaissait, comme un fil tendu entre les arbres. Immobile. Grandiose. Et elle était là. Déjà.

Luiza faisait des étirements au bord du chemin. Elle releva la tête en l'apercevant.

— Tu es en retard, lança-t-elle en souriant.

— J'avais un contrôle de maths. J'ai échoué... mais j'ai couru.

Elle rit doucement et l'invita à marcher à ses côtés. Ils firent quelques pas ensemble, en silence d'abord.

— Tu cours pas ce soir ? demanda Rafael.

— Pas envie. Et puis... j'avais un peu d'espoir que tu sois là.

Il rougit, détourna les yeux.

— Tu parles bien français, dit-il pour changer de sujet.

— J'apprends à l'école, et avec ma grand-mère. Elle a vécu un peu en Guyane avant.

— Elle est sympa, ta grand-mère ?

— Oui. Elle est vieille mais elle voit tout. Elle m'a demandé pourquoi je rentrais toujours avec le sourire ces jours-ci.

Elle le regarda en coin. Il esquissa un sourire.

— Et tu lui as dit ?

— Non. Je garde mes secrets. Elle dit que je suis comme mon père. Silencieuse. Mais lui... il est parti.

Ils s'arrêtèrent un instant. Rafael sentit que c'était important pour elle de le dire. Alors il ne dit rien. Il attendit.

— Il est pêcheur. Il a disparu il y a des années sur le fleuve, murmura-t-elle. Certains pensent qu'il est mort. D'autres qu'il est parti refaire sa vie à Macapa. Moi je sais pas. Mais parfois... je le cherche dans les visages.

Elle tourna la tête vers lui.

— Toi, t'as l'air entier. Vrai.

Il ne sut pas quoi répondre. Il n'avait jamais été aussi vrai avec personne.

Le lendemain, ils se retrouvèrent à la même heure. Et le jour suivant aussi. Une routine se créa, fragile et précieuse. Parfois ils parlaient. Parfois ils restaient

là, assis sur la rambarde, les pieds dans le vide, à regarder le ciel changer de couleur.

Un soir, Rafael apporta un petit carnet à croquis. Il lui montra ses dessins.

— C'est moi, ça ? demanda-t-elle, surprise, en reconnaissant une silhouette familière.

— Peut-être. Tu cours vite. C'est pas facile à dessiner.

— Tu me vois comme ça, toi ?

— Je te vois comme tu es. Sûre. Et libre.

Elle rougit à son tour. Puis elle pointa un dessin du pont.

— Tu l'as bien fait. Mais il manque quelque chose.

— Quoi donc ?

— Nous deux, là, juste au milieu.

Il sourit. Et dessina deux petits points, minuscules, sur la courbe du pont.

Mais pendant ce temps-là, de l'autre côté du fleuve, des voix commençaient à s'inquiéter.

Chez les Montrose, le père de Rafael fronçait les sourcils en consultant son téléphone.

— Il sort beaucoup, ces temps-ci. Tu trouves pas, Marianne ?

— Il a seize ans, Jean-Raphaël. Il a le droit de respirer un peu.

— Oui mais... pas question qu'il traîne trop près des Brésiliens. On sait ce qu'il s'y passe.

Chez Luiza, sa mère ne disait rien, mais ses regards devenaient plus méfiants. Elle voyait sa fille rentrer plus tard, plus rêveuse, et elle n'aimait pas ça.

Le pont les réunissait chaque soir.

Mais déjà, dans les ombres des foyers, quelque chose se préparait pour les séparer.

Chapitre 3

Des rires et des silences

Le week-end arriva vite. Rafael proposa à Luiza de se retrouver un peu plus tôt, avant la tombée du jour. Elle accepta, un peu surprise, un peu curieuse.

Il avait préparé un petit sac avec deux jus de fruits et une boîte de biscuits au coco qu'il avait piquée dans le placard de sa mère. Il avait aussi glissé son carnet, et un stylo bleu.

Quand il arriva sur le pont, elle l'attendait déjà. Elle portait un tee-shirt large, un short et des baskets. Ses cheveux étaient détachés cette fois, tombant librement dans son dos.

— C'est quoi, ce sac ? Tu fais un pique-nique ? dit-elle en souriant.

— J'ai pensé que ce serait mieux qu'un footing pour une fois.

— T'as raison. J'avais pas envie de courir aujourd'hui.

Ils s'assirent sur le trottoir du pont, un peu à l'écart du passage. Il n'y avait presque personne à cette heure-là. Juste eux, le fleuve, et la lumière dorée du soir.

Rafael ouvrit la boîte de biscuits.

— Ma mère les cache. Mais j'ai un bon flair.

Luiza en prit un, croqua dedans, et ferma les yeux.

— Hmm... j'ai jamais goûté ceux-là. Ils sont parfaits.

— Ils viennent de Cayenne, je crois.

— T'as déjà été là-bas ?

— Oui et il y a plein de choses que j'aimerais faire. Voyager, voir le Brésil autrement que depuis Saint-Georges...

— Et moi, voir la France autrement que depuis la douane, répondit-elle.

Ils rirent. Puis le silence s'installa. Doux. Naturel.

— Tu sais, mes parents ne savent pas que je viens ici, avoua Rafael.

— Moi non plus. Ma mère croit que je cours jusqu'au port et que je reviens.

Elle fixa le fleuve.

— Si elle savait que je parle à un garçon... et surtout à un Français...

— Et ton père ? demanda Rafael, doucement.

Elle baissa les yeux.

— J'ai déjà dit que je ne le connaissais pas vraiment. Mais ma mère... elle a une peur terrible qu'on m'enlève. Elle pense que tout ce qui vient d'en face est dangereux. Trop riche, trop méprisant, trop... je sais pas. Elle a été humiliée un jour par un militaire. Elle a jamais oublié.

— Je comprends. Mon père pense l'inverse. Que l'autre côté, c'est le désordre, les trafics, les problèmes. Il m'a toujours dit : "On ne descend pas du pont pour jouer."

— Pourtant c'est là qu'on se rencontre, dit-elle en souriant.

Il sortit son carnet, l'ouvrit à une page blanche.

— J'ai pensé à un truc. On pourrait s'écrire ici.

— Dans ton carnet ?

— Oui. Quand on n'est pas là en même temps. Je le cache sous cette plaque, tu vois ? Là où le béton est un peu fendu. C'est sec et personne ne le verra.

Luiza le regarda, touchée.

— C'est ton carnet. T'y tiens, non ?

— Justement. Je veux qu'il serve à quelque chose d'important.

Elle prit le stylo. Sur la première page blanche, elle écrivit son prénom, doucement : Luiza.

Puis elle ajouta :

"Entre deux rives, un secret. On verra s'il flotte ou s'il coule."

Rafael lut la phrase en silence. Il sentit son cœur se serrer un peu, sans trop savoir pourquoi.

Le lundi suivant, Rafael quitta le collège plus tôt. Il marchait le long de la route, pensif, quand son père le rattrapa en voiture.

— Je t’emmène.

— C’est bon, je préfère marcher.

— Monte, j’ai besoin de te parler.

Rafael soupira et monta à l’avant. La voiture démarra lentement.

— Tu fais quoi tous les soirs, Rafael ?

— Je marche. Ça me détend.

— Tu marches longtemps, je trouve. Et souvent en direction du pont.

Le silence s’installa dans l’habitacle.

— Je t’interdis de traîner de l’autre côté. C’est clair ? T’es français, pas brésilien. Y a des choses qui ne se mélangent pas.

— C’est juste un pont...

— Non. C’est plus qu’un pont. C’est une frontière. Et c’est pas toi qui la décides.

Rafael ne répondit rien. Il tourna la tête vers la vitre.

Il pensait à Luiza. Et au carnet, caché sous la dalle du pont.

Il savait déjà que cette histoire ne serait pas simple. Mais ce qu'il ignorait encore, c'est à quel point elle allait tout bouleverser.

Chapitre 4

Le feu sous le pont

Les jours suivants, Luiza et Rafael continuèrent à se voir, mais jamais aussi longtemps que ce week-end-là. Depuis la mise en garde de son père, Rafael faisait plus attention. Il restait sur le pont, toujours à la même heure. Parfois, ils échangeaient à peine quelques mots. D'autres fois, Luiza laissait une petite note dans le carnet caché.

"Tu m'as manqué hier. J'ai regardé l'eau en pensant à ce que tu aurais dit."

"Je t'ai dessiné en saïmiri. T'as l'air moins ridicule que tu le crois."

Il souriait en lisant ces phrases. Il écrivait en retour, souvent la nuit, à la lampe de poche.

"Je t' imagine marcher sur le fleuve comme sur un fil. Je ne sais pas si tu voles ou si tu tombes."

Le carnet devenait leur monde. Un monde entre deux, invisible aux autres.

Mais le vrai monde, lui, continuait de tourner.

Un jeudi après-midi, au collège, Rafael était au terrain de sport avec sa classe. Il faisait chaud, l'air collait à la peau, et personne n'avait envie de courir. Un surveillant passa, distribuant des convocations pour la journée de sécurité prévue le lundi suivant à la gendarmerie de Saint-Georges.

— C'est obligatoire ? demanda un élève.

— Oui, répondit l'adulte. Sauf si vous êtes morts ou à l'hôpital.

Tout le monde râla. Rafael haussa les épaules. Il n'aimait pas trop ces démonstrations avec les gendarmes, les chiens renifleurs, les discours sur les risques "des échanges frontaliers".

— Encore un truc pour nous dire que les Brésiliens sont tous des voleurs, grogna André, un copain de classe.

Rafael se tendit.

— C'est pas tous les Brésiliens. Tu parles comme mon père.

— Bah c'est ce que ton père répète tout le temps, non ?

— Et toi t'écoutes trop les vieux de ton quartier.

Ils s'étaient regardés un moment, les poings presque serrés. Puis André avait reculé.

— Tu deviens bizarre, mec. T'as changé.

Le lundi, la journée sécurité fut longue. Trop longue.

Au programme : intervention de la douane, démonstration de contrôle, mise en garde contre les traversées "hors zones", images de saisies de stupéfiants, motos volées, sacs de contrebande. À chaque photo, les agents disaient : "en provenance d'Oiapoque".

Rafael sentait une boule dans son ventre. C'était trop, trop orienté, trop simpliste. Et puis vint le moment de la reconstitution : un jeu de rôle où deux équipes devaient simuler un contrôle de frontière. Un groupe jouait les "forces de l'ordre", l'autre jouait les "passeurs".

Par "hasard", Rafael fut placé dans le second groupe. Il refusa de jouer.

— Je suis pas un passeur. Ni un voleur.

— C'est pour rire, dit un gendarme.

— Pas pour moi.

Le ton monta. Il fut exclu de l'activité. Son père, prévenu, arriva en furie.

— Tu veux faire honte à ta famille, maintenant ?! Tu crois qu'on peut se balader entre les deux rives sans règles ?! Tu n'es pas un enfant du fleuve, tu es un Montrose !

Rafael ne répondit pas.

Il pensait à Luiza. Le lendemain, elle ne vint pas.

Il l'attendit sur le pont, longtemps. Jusqu'à ce que la nuit tombe. Aucune course. Aucun mot dans le carnet. Rien. Il revint le surlendemain. Toujours rien. Le pont était vide. Le fleuve, silencieux.

Côté Oiapoque, la mère de Luiza avait tout découvert. Le carnet. Les dessins. Les mots.

— Tu veux finir comme ton père ? À suivre les gens au lieu de rester à ta place ?!

— Ce n'est pas pareil, maman !

— Tu crois qu'il t'aimera toujours quand ses amis diront que tu n'es qu'une "Brésilienne du bord du fleuve" ? Tu crois que ces gens nous acceptent ?

Luiza pleura. Pas parce qu'elle avait honte. Mais parce qu'elle comprenait que le mur n'était pas que sur la rive d'en face.

Trois jours passèrent.

Rafael se rendit sur le pont. Il ouvrit lentement la dalle où ils cachaient le carnet.

Il y trouva un papier plié, sur lequel Luiza avait écrit en majuscules tremblantes :

“Je ne peux plus venir. Pardonne-moi.”

Il resta là, immobile, le papier dans les mains, les yeux fixés sur l’eau noire du fleuve.

Et pour la première fois, il se demanda s’il arriverait à vivre sans elle.

Chapitre 5

L'ombre du fleuve

Il n'y avait plus de messages dans le carnet. Plus de sourires sur le pont. Juste le vent, l'eau, et le silence.

Rafael continuait pourtant d'y venir. Pas tous les soirs, mais assez pour que ses parents s'en inquiètent. Et surtout son père.

— Je vais finir par parler au commandant de la gendarmerie, l'avertit-il. Ce pont n'est pas un terrain de jeu.

Rafael ne répondit plus. À quoi bon discuter quand on ne veut pas entendre ?

Un après-midi, en rentrant à pied, il décida de ne pas passer par la route principale. Il coupa par un petit sentier, derrière les entrepôts, là où quelques pêcheurs accostaient avec leurs pirogues.

C'est là qu'il la vit. Pas Luiza. Une vieille femme. Assise sur une chaise en plastique, elle tressait quelque chose avec des feuilles de palmier. Elle parlait seule, ou peut-être chantait-elle à voix basse. Un rythme lent, comme une berceuse.

Rafael s'arrêta sans trop savoir pourquoi.

— Tu marches comme un cœur vide, murmura la vieille, sans lever les yeux.

— Pardon ?

Elle leva enfin le regard. Ses yeux étaient troubles mais brillants. Comme si elle voyait à travers les choses.

— Tu viens tous les jours chercher une ombre sur le pont. Elle est de l'autre côté, hein ? Une fille.

Rafael sentit son ventre se nouer.

— Qui êtes-vous ?

— On m'appelle Vovó Maria. Je suis la grand-mère de cette fille. Celle qui écrit des poèmes et court comme si elle fuyait la vie.

Il s'approcha, bouche entrouverte.

— Vous... vous savez pour moi ?

Elle hocha lentement la tête.

— Je l'ai vue sourire en lisant tes mots. Je l'ai entendue pleurer aussi, après que sa mère a tout brûlé. Le carnet, les dessins... tout.

— Quoi ?! Elle a...

— Elle voulait l'éloigner. Pour la protéger, dit-elle. Mais parfois, l'amour a plus de force que les interdits.

Elle lui tendit un petit papier, plié plusieurs fois. Rafael le prit, les mains tremblantes.

Il l'ouvrit.

"Si tu lis ceci, c'est que tu n'as pas abandonné. Moi non plus. Samedi soir, pirogue rouge, derrière l'ancien hangar. J'attendrai." L.

Il releva les yeux, bouleversé.

— Pourquoi... pourquoi vous m'aidez ?

La vieille eut un sourire mystérieux.

— Parce que je crois aux choses qu'on ne voit pas. Et vous deux, vous êtes un peu comme le fleuve : vous coulez dans deux lits séparés, mais c'est la même eau.

Le samedi arriva trop lentement.

Rafael attendit que ses parents dorment. Il quitta la maison en silence, un sac sur l'épaule. Il marcha vite, le cœur battant. Arrivé au poste frontière, il utilisa un petit chemin parallèle, connu seulement des anciens. Une manière de contourner sans trop risquer. Il ne voulait pas "frauder", seulement la retrouver.

L'ancien hangar était là, au bord de l'eau. Abandonné, envahi par les herbes. Il s'approcha à pas feutrés.

Et elle était là. Luiza, debout, les bras croisés, nerveuse.

Quand elle le vit, elle sourit, puis courut vers lui.

Ils ne dirent rien tout de suite. Ils se serrèrent fort. Comme pour rattraper chaque seconde perdue.

Puis elle murmura :

— Je croyais que tu avais renoncé.

— Jamais.

Elle lui toucha la joue.

— Je t’ai tant cherché, Rafael.

— Et moi... j’ai jamais cessé de t’écrire. Même sans carnet.

Ils restèrent là longtemps, assis contre la tôle rouillée du hangar. À parler. À rire doucement. À se jurer des choses qu’ils n’étaient pas sûrs de pouvoir tenir. Mais à cet instant, rien d’autre ne comptait.

Et quand Rafael repartit, juste avant l’aube, Luiza lui glissa un bracelet à son poignet.

— Pour te rappeler que je suis réelle. Pas juste un rêve de l’autre côté du pont.

Il ne répondit rien. Il la regarda s’éloigner en pirogue, puis reprit sa route.

Un vent chaud s'éleva sur le fleuve, comme une promesse que rien n'était fini.

Pas encore.

Chapitre 6

L'interdit

Le lundi matin, Rafael arriva au collège avec une boule au ventre. Il n'avait dormi que deux heures, mais il s'en fichait. Il avait encore dans la poche le mot que Luiza lui avait glissé au creux de la main. Il relut les deux dernières phrases, à l'abri derrière son casier :

"Si on nous empêche d'exister en face des autres, alors on le fera en silence. Mais on le fera."

Il souriait, presque. Jusqu'à ce qu'il entende son nom.

— Hé, Montrose ! cria une voix derrière lui.

Il se retourna. André. Et deux autres gars de sa classe. Visiblement remontés.

— C'est vrai que tu traînes avec une Brésilienne ?
T'as pas trouvé mieux ici ?

— Qu'est-ce que ça peut te foutre ? répondit Rafael, en replaçant son sac.

— On t'a vu samedi soir, raconta l'un d'eux. Un mec du quartier t'a reconnu en train de parler avec elle. T'es fou ou quoi ? Tu veux des problèmes ?

— T'occupe pas de moi.

Mais André s'approcha, menaçant.

— Tu crois quoi ? Que c'est un jeu ? Tu nous fais tous passer pour des vendus. Tu donnes raison à ceux qui disent qu'on se laisse marcher dessus. Et si un jour y a un souci avec un Brésilien, tu crois que t'auras encore ta place ici ?

Rafael le poussa.

— Va cracher ta haine ailleurs.

La bousculade dégénéra. Des cris. Une claque. Une chaise renversée. Il fallut deux surveillants pour les séparer.

La principale convoqua Rafael dans son bureau.

— C'est grave, Rafael. Très grave. Tu n'as pas à régler tes histoires personnelles avec tes camarades à coups de poing.

— Ils m'ont provoqué.

— Tu crois que ça justifie la violence ? Et qu'est-ce que c'est que ces histoires de traversées nocturnes ?

Rafael baissa les yeux.

— Rien d'illégal.

— Ça n'a pas besoin de l'être. Le fleuve est dangereux la nuit, et à ton âge on ne traîne pas dehors.

Il releva les yeux.

— Vous n'avez pas le droit de me dire ce que je dois faire le soir.

— J'ai le droit de te protéger. Et je vais appeler tes parents.

L'appel fut rapide. Et la réaction, immédiate.

Le soir même, son père l'attendait à la maison, livide. Il avait déjà bouclé un sac.

— Tu vas passer les deux prochaines semaines chez ta tante à Cayenne. Loin du fleuve. Loin de... cette histoire.

— Tu me punis pour avoir aimé ?

— Je te sauve de l'humiliation. Et je sauve notre nom. Tu comprends ce que tu fais à ta mère ? À nous ? Et maintenant tu te bagarres !

— Tu me vois comme un traître. Mais je suis juste un garçon qui aime une fille.

— Non. Tu es un adolescent qui n'a aucune idée des conséquences de ses actes.

Rafael serra les poings. Il voulut hurler. Briser une vitre. Fuir. Mais à la place, il monta dans sa chambre, prit son carnet, le seul qu'il lui restait, et arracha une page.

Luiza, on veut m'éloigner. Deux semaines. Je te retrouverai. Je le jure.

Il retourna au pont, de nuit, sous la pluie fine. Il souleva la dalle et glissa le mot, espérant qu'elle viendrait.

Mais elle, de l'autre côté, était déjà consignée.

Car à Oiapoque aussi, les murs s'étaient refermés. Une voisine avait parlé. Une cousine avait tout raconté.

La mère de Luiza était entrée dans sa chambre comme une tempête, furieuse, tremblante.

— Tu n'iras plus courir. Plus jamais. Je t'interdis de retourner sur ce pont !

— Tu ne peux pas m'enfermer !

— Tu n'as que seize ans ! Et lui, c'est un piège, tu m'entends ? Ils font tous semblant d'aimer, mais ils veulent juste gagner. Comme toujours. Ils veulent nous dominer, même dans nos cœurs !

Luiza pleurait, mais elle ne criait plus.

Elle savait que si elle hurlait, on l'écouterait encore moins.

Elle pensait à Rafael. À son regard. À ses silences. À ses mains tremblantes.

Et elle comprit qu'ils n'étaient plus juste "deux adolescents amoureux". Ils étaient devenus deux menaces.

Chapitre 7

L'appel du fleuve

À Cayenne, Rafael avait l'impression d'étouffer.

Tout était trop : les immeubles, la circulation, le bruit, les gens qui parlaient sans écouter. Même la pluie semblait tomber plus fort ici. Il passait ses journées entre les devoirs que sa tante lui imposait et les pensées qui tournaient en boucle dans sa tête.

Luiza.

Son prénom résonnait en lui comme un tambour discret, mais constant.

Chaque nuit, il écrivait. Des lettres qu'il ne pouvait pas envoyer. Des pages de carnet griffonnées à la lampe de poche, pliées, cachées sous son matelas.

"Si on ne me laisse pas revenir, j'inventerai un chemin."

"J'ai rêvé de toi. Tu étais sur le fleuve, debout sur l'eau. Et moi, je nageais pour t'atteindre."

Il relisait ses propres mots, comme pour se rappeler qu'il était encore vivant.

Pendant ce temps, à Oiapoque, Luiza regardait le fleuve depuis la fenêtre de la chambre qu'on lui avait réorganisée "pour son bien". Son téléphone avait disparu. Sa grand-mère avait été écartée de toute discussion. Sa mère ne lui adressait plus que des phrases sèches et verrouillées.

— Tu comprendras plus tard, disait-elle.

Mais Luiza ne voulait pas comprendre. Elle voulait sentir. Elle voulait croire que ce qu'elle avait vécu sur ce pont n'était pas une illusion.

Alors, elle décida d'écrire aussi.

Pas dans un carnet. Mais dans un simple cahier d'école. Et chaque jour, elle écrivait une lettre à Rafael.

Elle les rangeait dans une boîte en métal, sous son lit. Des dizaines de lettres. Comme un journal d'un amour bloqué.

"Hier, j'ai rêvé que tu revenais me voir. Tu passais vite, mais tu revenais toujours."

"Je ne suis pas triste. Je suis en feu. Et ce feu, c'est toi, tu me manques tellement."

Parfois, elle parlait à voix haute dans sa chambre. Comme s'il était là. Comme s'il pouvait l'entendre à travers le fleuve.

Au bout d'une semaine, Rafael ne tenait plus.

Il appela sa mère, en cachette.

— Laisse-moi revenir. Je suis pas un criminel.

— Ce n'est pas la question, mon chéri. C'est pour te protéger.

— Me protéger de quoi ? De ressentir ? De penser par moi-même ?

Un silence. Puis la voix de sa mère, plus douce :

— Tu ressembles trop à ton grand-père. Lui aussi avait une idée de l’amour qui dépassait les règles. Il s’est marié avec une femme haïtienne, contre la volonté de tout le monde. Ils ont fini par quitter la ville.

— Et alors ?

— Alors parfois, aimer, c’est fuir. Mais ça fait mal.

— J’ai pas peur du mal. J’ai peur de l’oubli.

Sa mère ne répondit pas.

Deux jours plus tard, il était de retour à Saint-Georges.

La première chose qu’il fit, ce fut d’aller au pont.

Le béton était tiède, l’air lourd, le ciel doré. Il marcha jusqu’au centre. S’arrêta. Attendant quelque chose. Un signe. Une voix. Une silhouette.

Mais rien.

Puis, alors qu’il allait repartir, un vieux vélo grinçant sortit du bois. Dessus : Vovó Maria, la grand-mère

de Luiza, toujours aussi étrange, toujours aussi calme.

— Je savais que tu reviendrais.

— Elle va bien ? demanda Rafael aussitôt.

La vieille hocha la tête.

— Vivante, mais enfermée. Elle a besoin de toi.

— Je veux la voir.

— Alors il faudra désobéir. Trouver une faille. Créer un autre chemin. Tu es prêt ?

Il ne répondit pas. Il savait déjà que la réponse était oui.

Le soir même, il retourna sur le pont. Et sous la dalle, une surprise : une enveloppe, soigneusement pliée, avec une écriture qu'il reconnaîtrait entre mille.

"Je t'entends dans mes rêves. Je te sens dans ma peau. Et j'ai une idée. Un plan. Bientôt." L.

Rafael releva les yeux vers l'horizon. Les nuages semblaient se déchirer légèrement au-dessus du fleuve. Une brèche. Une faille.

Peut-être que l'amour aussi devait devenir clandestin. Peut-être que c'était le prix à payer pour exister, et il était prêt.

Chapitre 8

Le plan

Luiza avait tout prévu. Ou presque. Elle écrivait sur une feuille déchirée de cahier. Les mots étaient serrés, nerveux, comme son cœur.

"Mercredi, il y a un tournoi de futsal à la maison de la jeunesse. Ma mère m'y autorise car c'est officiel, surveillé. J'y vais avec une copine. Je me débrouillerai pour m'éclipser avant la fin. Si tout va bien, j'aurai trente minutes. Peut-être qu'on pourra se voir. Pas sur le pont. Trop de regards. Dans la crique Amazonas. Tu connais ?"

Rafael connaissait. C'était un petit coin discret, au bord du fleuve, caché derrière les arbres, accessible par un sentier que seuls les pêcheurs empruntaient. Un lieu parfait... et dangereux.

Il glissa une réponse sous la dalle :

"Je viendrai. Je serai là avant toi. J'aurai quelque chose pour toi."

Il ne savait pas encore quoi. Mais il le sentait : ce moment serait plus qu'un rendez-vous. Ce serait un pas vers l'irréversible.

C'est alors qu'il parla à Mickaël, son cousin. Un garçon d'un an de plus que lui, un peu voyou, un peu poète, toujours fourré sur le fleuve. Un gars qui "connaît les chemins que les douaniers oublient".

— T'as pas peur que je balance ? demanda Mickaël, en mâchant un morceau de canne à sucre.

— Si. Mais t'es le seul à qui je peux demander.

— Et tu veux quoi ? Que je t'emmène sur l'autre rive en douce ?

— Non. Que tu me poses à la crique, et que tu restes pas loin. Juste au cas où.

Mickaël éclata de rire.

— T'es dingue, cousin. Mais dingue amoureux.

— Alors ? Tu m'aides ou pas ?

Un silence. Puis un sourire.

— Mercredi, 17h. Prépare-toi à ramer. Et mets pas du parfum, on doit sentir le fleuve, pas le flambeur.

Le jour dit, Rafael était prêt.

Il avait préparé une petite boîte : dedans, un bracelet tressé avec des fils colorés, un petit mot, et une photo d’eux deux qu’il avait imprimée à Cayenne, à partir d’une capture d’écran d’une vidéo où elle apparaissait en arrière-plan, sur le pont. Un instant volé.

Il mit le tout dans un sac étanche.

Mickaël arriva en retard, comme d’habitude, en tapant sur le flanc de sa vieille pirogue.

— T’as encore le temps de renoncer.

— T’as encore le temps de te taire, répondit Rafael en sautant dedans.

Ils descendirent le fleuve, à l’abri des regards, les pagaies effleurant l’eau avec précision. À chaque virage, Rafael se demandait si Luiza serait là. S’il ne

rêvait pas tout ça. Si ce n'était pas juste une folie de plus. Mais quand ils arrivèrent à la crique, elle était déjà là.

Assise sur un rocher, les bras autour des genoux, les yeux fixés sur l'eau. Comme une statue vivante.

Quand elle le vit, elle se leva d'un bond, descendit la pente de terre, glissa un peu, puis courut jusqu'à lui. Ils se prirent dans les bras sans un mot. Comme deux aimants qui n'avaient plus le droit de se repousser.

— Tu es venu, dit-elle, essoufflée.

— Je viendrai toujours, répondit-il.

Mickaël détourna les yeux, un peu gêné.

— Bon. Je vous laisse trente minutes. Pas une de plus. Et si vous vous faites prendre, je vous connais pas.

— Merci, souffla Luiza.

Il s'éloigna, laissant les deux amoureux seuls, au bord du fleuve.

Ils s'assirent sur un tronc couché, à l'ombre des grands arbres.

— Tu vas bien ? demanda Rafael.

— Non. Mais mieux depuis que t'es là.

— J'ai un cadeau.

Il lui tendit la petite boîte. Elle l'ouvrit, sourit, les yeux brillants.

— Tu me fais une promesse ? demanda-t-elle.

— Tout ce que tu veux.

— Promets-moi que, quoi qu'il arrive, on décidera ensemble. Pas de fuite en solo. Pas de plan sans l'autre.

— Promis.

Elle serra la boîte contre elle.

Puis, d'un ton grave :

— Si on veut continuer, il va falloir faire quelque chose de fou. Pas juste des lettres cachées. Pas juste des rendez-vous dans les bois. Quelque chose de plus grand.

— Je sais.

Ils restèrent là, à écouter les oiseaux, le vent, les clapotis de l'eau.

Et quand Mickaël revint, Rafael savait que le temps des secrets était presque terminé.

Bientôt, il leur faudrait choisir entre fuir ou affronter.

Chapitre 9

Jusqu'au bout du fleuve

La nuit était tombée, mais le ciel brillait d'étoiles. Pas une lumière de la ville, juste celle des astres. Luiza regardait la surface du fleuve, couchée dans son hamac, les bras croisés sous la tête.

Sa grand-mère, Vovó Maria, s'était approchée, portant une tasse de maté fumant.

— Tu dors pas ?

— Je pense.

— À lui ?

Luiza hocha la tête.

— On ne peut plus continuer comme ça. Se cacher. Écrire. Se voir en courant.

La vieille femme s'assit à côté d'elle, le regard dans le lointain.

— Tu sais... ton grand-père aussi était un garçon de l'autre rive. C'est pour ça que ta mère a peur. Elle sait ce que ça coûte, l'amour entre deux mondes.

— Et toi ? Tu as peur ?

— Non. Mais je sais que même le plus beau rêve peut se fracasser contre une seule parole de trop.

Elle soupira, puis sortit un petit flacon en plastique de sa poche.

— Il reste un fond de ce que j'ai préparé. Une décoction à base de liane dormeuse, d'hibiscus et de camomille sauvage. Une goutte, et tu dors longtemps. Sans danger. Mais profondément. Comme morte.

Luiza la fixa.

— Pourquoi tu me montres ça ?

— Parce que tu vas en avoir besoin... pour ton plan.

Trois jours plus tard, Luiza rejoignait Rafael en secret, au bord du fleuve. C'était la dernière fois, ils le savaient. Il fallait frapper fort, ou tout perdre.

— On va faire croire à ma mort, dit-elle à voix basse.

— Quoi ?????

— J'ai tout préparé. Ma mère me surveille à peine quand je suis chez ma grand-mère. Je vais boire la décoction un soir. Vovó me fera croire morte pendant une nuit. Au matin, je serai "retrouvée". Endormie, froide. Elle alertera ma mère, qui appellera les secours. Mais quand tout le monde paniquera, moi je partirai. Avec toi.

Rafael pâlit.

— C'est trop dangereux.

— Pas plus que de vivre sans toi. C'est notre seul moyen. Sinon, je vais finir enfermée ici, mariée à un homme que je n'aurai pas choisi. Comme ma mère.

Il serra sa main. Le vent soufflait fort sur le fleuve.

— Et moi ? Je fais quoi pendant ce temps ?

— Tu attends dans la petite crique comou à côté du débarcadère de Saint Georges. Je t'y rejoindrai à la

tombée de la nuit. On prendra un transport pour Vila Victoria puis Macapa. Et on disparaîtra.

— Et si quelque chose tourne mal ? Si tu ne te réveilles pas ?

— Alors garde ce souvenir. Le pont. Nos rires. Nos lettres. Et ce que je ressens pour toi.

Elle sortit un papier plié, un dernier mot, écrit avec soin.

"Si je pars trop loin, ne me pleure pas. Aime-moi là où le vent me dépose. Je suis née entre deux rives. Je mourrai entre deux cœurs."

Rafael la serra contre lui, fort, très fort. Comme s'il voulait retenir son âme.

Le soir venu, tout se déroula comme prévu.

Luiza avala la goutte, allongée sous sa moustiquaire. Sa respiration ralentit. Sa peau refroidit. Vovó Maria resta près d'elle, le cœur lourd, mais calme.

À l'aube, elle lança l'alerte. La mère de Luiza hurla, s'effondra, pria.

Mais pendant ce temps-là, Luiza ouvrait doucement les yeux, en silence. Et partait.

Rafael, lui, l'attendait à Saint Georges. La montre dans la main. Les yeux sur l'eau.

L'heure convenue était dépassée. Il attendit encore. Une heure puis deux. Puis il reçut un message de Mickaël sur Whatsapp, court. Froid : "Une fille est morte empoisonnée, tous le monde en parle, une certaine Luize ou Luiza. C'est pas ta copine ?"

Rafael blêmit. Le téléphone tomba dans l'eau.

— Non... non non non...

Il ne réfléchit pas. Il courut. Il monta dans une pirogue. Il voulut traverser. Mais un orage éclatait déjà sur le fleuve, et dans la tourmente, la pirogue chavira.

Chapitre 10

Le silence sous les eaux

Il y eut du bruit. Des sirènes. Des cris. Des annonces à la radio. Le fleuve avait parlé, et tout le monde l'avait entendu. Un adolescent disparu. Une pirogue retrouvée vide. Un sac flottant entre deux eaux.

Rafael Montrose, 16 ans, "tombé dans le fleuve". Accident, disaient certains. Fuite amoureuse, disaient d'autres.

Sa famille, dévastée, restait muette. Seule Vovó Maria connaissait la vérité. Et elle pleurait en silence.

Pendant ce temps, Luiza qui était très en retard mais avait finalement fuit, attendait encore.

Elle était cachée dans la crique Comou pas très loin du débarcadère, là où ils avaient convenu de se retrouver. Elle portait un sac à dos léger, avec deux

changes, une bouteille d'eau et le petit carnet qu'elle avait recousu à partir de souvenirs.

Elle regardait chaque pirogue qui passait. Chaque bruit de moteur.

Mais il ne venait pas.

Après des heures d'attente, elle décida de marcher jusqu'au débarcadère. C'est là qu'elle vit un vieux pêcheur, arrêté sur la rive, le regard grave.

— Vous êtes Luiza ? demanda-t-il, sans surprise.

Elle acquiesça, le cœur suspendu.

Il lui tendit un objet enveloppé dans un plastique.

Un carnet. Mouillé, gondolé. Le sien.

Et une photo. Eux deux, flous, sur le pont.

Et un mot. Gribouillé à la hâte au dos de la photo.

"S'il m'arrive quelque chose, sache que je n'ai jamais aimé comme ça. Ni rêvé aussi fort. Ni eu aussi peur de perdre. Reviens vers moi, toujours." R.

Elle tomba à genoux. Le monde se brisa. Elle marcha. Longtemps. Sans but. Puis elle retourna sur le pont. Là où tout avait commencé.

Il n'y avait personne. Juste le vent et le bruit du fleuve. Elle s'assit à l'endroit exact où ils avaient échangé leurs premiers mots. Elle sortit la fiole de sa grand-mère. La décoction. Il en restait quelques gouttes. Pas assez pour mourir. Mais assez pour dormir longtemps.

Elle écrivit une dernière lettre. Sur une page blanche.

"On nous a empêchés de vivre dans la lumière. Alors je pars te retrouver dans l'ombre. Si tu n'es plus là, je te suivrai là où le fleuve t'a emporté. Je t'aime, Rafael. Et ce mot-là, personne ne pourra l'interdire."

Elle déposa la lettre sous la dalle. À sa place. Puis s'asseyant sur la rambarde les jambes dans le vide, elle leva les yeux vers le ciel et but.

Le lendemain matin, Vovó Maria fut la première à retrouver le mot.

Elle ne pleura pas. Pas tout de suite. Elle s'assit sur le bord du pont. Et elle murmura une prière en portugais, pour deux enfants qui avaient voulu aimer au-dessus des lois, au-dessus des rives, au-dessus de tout.

On dit que certains soirs, quand le vent se lève et que le fleuve est calme, deux silhouettes apparaissent sur le pont de l'Oyapock.

Un garçon au regard profond. Une fille qui court, les cheveux au vent. Ils se retrouvent au milieu. Toujours.

Car même quand les vivants les oublient... le fleuve, lui, se souvient.

FIN